

## L'art, le pouvoir, l'amour et la culture

### *The Cook, the Thief, his Wife and her Lover* de Peter Greenaway

Georges Privet

---

Number 47, January–February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24733ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

24/30 I/S

#### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this review

Privet, G. (1990). Review of [L'art, le pouvoir, l'amour et la culture / *The Cook, the Thief, his Wife and her Lover* de Peter Greenaway]. *24 images*, (47), 76–77.

# THE COOK, THE THIEF, HIS WIFE AND HER LOVER

DE PETER GREENAWAY



L'amant (Alan Howard), le cuisinier (Richard Bohringer), la femme (Helen Mirren) et le mari-voleur (Michael Gambon)

## L'ART, LE POUVOIR, L'AMOUR ET LA CULTURE

par Georges Privat

Consulter le menu, c'est déjà un peu savourer les délices du repas, pour autant qu'on ait la mémoire des goûts et l'imagination fertile. En caressant du regard la description des plats, leur préparation et leur présentation, le gastronome recense les appétits et les humeurs, répertoire les formes et les couleurs, catalogue les arômes et les parfums, démêle entre sa mémoire et son palais un univers cacophonique de sensations contradictoires en une organisation gustative harmonieuse dont la beauté doit moins à la raison qu'au plaisir des sens. Le menu est à la fois la description d'un monde de possibilités gastronomiques et son ordonnance esthétique, la représentation d'un programme (le repas) et le programme d'une représentation (le service).

Pour Peter Greenaway le menu devient le livret métaphorique d'une histoire en dix tableaux qui unit, à travers dix repas étalés sur une durée de dix jours, les destins du cuisinier, du voleur, de sa femme et de son amant. Le titre annonce (et il ne ment pas...) le festin alléchant d'une tragi-comédie gastronomique où s'entremêlent les passions esthétiques les plus raffinées et les appétits primitifs les plus voraces. Le Greenaway nouveau est un spectacle somptueux qui conjugue en images et en musique les besoins fondamentaux de l'humanité (soif de pouvoir et de domination du

voleur, passion de la culture et du savoir de l'amant, goût de l'expression artistique du cuisinier) aux plaisirs d'une femme (Helen Mirren) qui est tour à tour l'épouse du voleur (l'époustouflant Michael Gambon), la compagne de l'amant (Alan Howard), et l'égérie du cuisinier (Richard Bohringer). En passant de l'un à l'autre elle change de passion et de décor, suivant la spirale de son désir jusqu'au bout de la vengeance qu'elle inspire à son mari, un voleur impitoyable dont la violence démesurée rivalise avec l'appétit gargantuesque.

Divine comédie, opéra-bouffe ou théâtre de la Restauration? Greenaway confond avec ironie les genres et les styles, dans un chassé-croisé amoureux et gastronomique qui oppose l'art au pouvoir et l'asservissement des désirs à la révolte des pulsions (il est juste que cette fable subversive et élégante ait été illustrée par Sacha Vierny, collaborateur de Buñuel et de Resnais). On connaît le mépris légendaire qu'inspire à Greenaway la notion d'histoire traditionnelle, à laquelle il préfère l'exploration picturale de microcosmes allégoriques, qui lui permettent de libérer des confins d'une structure narrative prévisible son attraction particulière pour les représentations graphiques, mathématiques et encyclopédiques de l'univers. Les préoccupations du cinéaste ont toujours été fonda-

mentalement plastiques (comme il sied à un artiste qui préfère de loin la peinture au cinéma), et la critique n'a reculé devant aucun lieu commun pour circonscrire l'ampleur de son œuvre, en la réduisant systématiquement à l'optique formaliste qui la façonne mais qui ne la limite aucunement. Les jeux de mots, de chiffres et de lettres, les comptines, les citations et les trompe-l'œil qui jalonnent une œuvre obsédée par la numérologie, la symétrie et la phénoménologie, n'en forment pas plus la raison d'être que la clef, et ne justifient pas plus qu'elles n'expliquent la démarche ou les réalisations de l'artiste.

*The Cook, The Thief, His Wife and Her Lover* semble poursuivre le virage amorcé par *The Belly of an Architect* vers une dynamique moins désincarnée et plus romantique, qui poursuit d'une manière harmonieuse les thèmes chers à l'auteur, en les fondant à une charpente narrative classique mais solide (notons en passant que *Drowning by Numbers* le plus récent film du cinéaste à parvenir sur nos écrans, est en fait un projet dont la conception précède la réalisation de *A Zed and Two Noughts*, et *The Belly of an Architect*, films dont *The Cook...* représente l'aboutissement logique.).

*The Cook, The Thief, His Wife and Her Lover* ne raconte pas une histoire, mais

établit plutôt une série de variations dramatiques sur une situation classique, renforcée par une unité de lieu et de temps, structurée par la partition musicale de Michael Nyman et par le prétexte dramatique dont le titre livre simplement la promesse, le ton et l'ordonnance.

Aux quatre personnages principaux (auxquels il faudrait ajouter le spectateur), répondent cinq décors et cinq couleurs. Après l'ouverture (proprement théâtrale), nous découvrons le premier décor: le terrain de stationnement désert du restaurant « Le Hollandais». (Est-ce l'héritage d'une jeunesse fortement marquée par l'influence de la culture hollandaise? Toujours est-il qu'il y a souvent chez Greenaway, un Hollandais. De l'omniprésent Van Hoyten, aux peintres, notamment Vermeer, qui inspirent le cinéaste.) Ce décor sans âme, aux bleus froids et artificiels, est abandonné aux chiens qui guettent l'arrivage d'une viande fraîche (parfois humaine), qui occupent seuls cet environnement post-apocalyptique, que l'isolement claustrophobique du reste du film ne fait que confirmer. Un travelling latéral nous transporte aux gigantesques cuisines, cathédrales aux verts permanents et naturels dont l'harmonie paradisiaque tranche avec la décadence baroque de la salle à manger, baignée d'une série de rouges et de pourpres, couleurs d'honneur et de sang, où officie le voleur, tel un seigneur rentré de la chasse pour régaler ses hôtes d'histoires grivoises et abreuver sa femme d'insultes. Entre deux morceaux avalés goulûment il confiera sa prédilection pour les aliments de couleur noire, car «ils aident à chasser la mort». Derrière eux, dominant du regard ce lieu où se jouent goûts et dégoûts, *Le banquet des officiers de Saint-Georges* de Frans Hals (œuvre qui renvoie à *Latelier* de Vermeer dans *A Zed and Two Noughts*, au Piero della Francesca de *The Belly of an Architect* ou encore aux Rubens, Bonnard et Vuillard de *Drowning by Numbers*). La femme et l'amant découvriront l'amour sur le pouce dans d'immenses toilettes d'un blanc aveuglant, avant de passer, grâce à l'intervention du cuisinier, dans l'ancre livresque de l'amant (décor d'un brun riche et profond) où le voleur lui infligera une correction qui préfigurera sa propre fin.

Une dernière (s)cène, annoncée par la page de «La révolution française» qui achève d'étouffer l'amant, bouclera la spirale des désirs charnels par l'absurde mise en scène qui fera du corps de ce dernier une somptueuse pièce montée, offerte à son meurtrier repu, mais condamné à perpé-



Le désir de la femme (Helen Mirren) s'exprime à son regard vers la table de l'amant



Michael (Alan Howard), passionné de culture, dîne chaque jour à la même table en solo accompagné de livres, ce qui exaspère le rustre et dominateur Albert (Michael Gambon)

tuer, au delà de l'appétit, la spirale de la faim jusqu'à sa fin, jusqu'au trop-plein.

Le spectateur rassasié d'images, est libre de se demander si la faim des personnages justifiait les moyens que Greenaway a pris pour la raconter. Il y a une morale à cette fable certes, mais elle se trouve moins dans le menu que dans sa composition. Entre les fonctions, les envies et les besoins d'une humanité réduite à ses besoins physiologiques et à ses aspirations artistiques, se tisse le rapport des images, des formes et des couleurs entre elles. Le film de Greenaway est le premier depuis longtemps à émouvoir, surprendre ou séduire un public par le simple mouvement d'une caméra, par le changement de couleur d'un décor, à peine perceptible, ou celui, dramatique, d'un costume (ils sont superbes et signés Jean-Paul Gaultier). C'est là qu'il faut trou-

ver la rime et la raison de l'œuvre, quelque part dans l'isolement somptueux de ce vaisseau à la dérive où l'humanité rapace n'a d'autre réconfort spirituel que l'art de l'amour et l'amour de l'art, pour survivre et apprécier la beauté et l'élégante simplicité qui peuvent lier un cuisinier, un voleur, sa femme et son amant. ■

#### THE COOK, THE THIEF, HIS WIFE AND HER LOVER

France Grande-Bretagne 1989. Ré. : Peter Greenaway. Scé. : Peter Greenaway. Ph. : Sacha Vierny. Mus. : Micael Gambon, Helen Mirren, Alan Howard, Tim Roth, Ciaran Hinds, Gary Olsen. 120 min. Couleur